

Dimanche 16 février Romains 9, 14-24

Bettina Schaller
Guebwiller

Les chapitres 9-11 sont consacrés au rapport entre peuple d'Israël et l'Eglise dans le projet de Dieu. La clé se trouve dans la thématique de la miséricorde : c'est la miséricorde de Dieu qui préside à toute choses.

Cette thématique de la miséricorde traverse le texte de part en part. Elle est mise en lumière, comme une totale souveraineté de Dieu, par une citation (v. 15) qui donne la parole à Dieu ; cette souveraineté de Dieu implique que l'homme n'y est pour rien (v. 16) et qu'elle se révèle de manière dialectique (v.16). L'affirmation de la souveraineté de Dieu est servie par l'image du potier (v. 19-21), inspirée de Jérémie (Jr 18, 1-10).

Cette miséricorde est jusqu'au-boutiste. Les obstacles qui se dressent n'y résistent pas. Ainsi est-il du Pharaon, dont le cœur s'est endurci - se montrant toujours plus sourd à la demande de Moïse de « laisser aller son peuple » ; cette résistance, active et forcenée, jusqu'aux limites territoriales de l'Egypte, n'est pas parvenue à ses fins. Ainsi en est-il aussi de la résistance d'Israël (9, 6) à la parole de Jésus ; elle ne met pas Dieu en échec : le projet de salut pour le monde passera par l'appel des païens (v. 24).

Dans l'Ancien Testament, la miséricorde est un attribut de Dieu et le culte envers un Dieu de miséricorde est une innovation - malgré un autre érigé par les Athéniens à Eléos et la croyance d'Epidaure (*Lexique théologique du Nouveau Testament*, C. Spicq, p. 491). Le terme évoque un amour préférentiel.

L'épître met en tension la miséricorde et la justice. La miséricorde devient, plus qu'un attribut, l'origine et le terme de toute l'œuvre de Dieu, comme en témoigne ce verset conclusif du raisonnement tenu dans ces chapitres 9 à 11 : « Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde » (11, 32). Paul applique ici le raisonnement déjà tenu au début de l'épître (Rm 3, 9).

La logique de la miséricorde de Dieu implique que les deux appels ne sont pas concurrents, mais coexistent en part propre : il ne s'agit pas d'opposer Israël et l'Eglise, mais de les voir comme ce dont Dieu, successivement dans l'histoire mais conjointement sur le fond de l'œuvre de salut, se sert pour la faire connaître. L'image du potier de Jérémie n'est pas exploitée jusqu'au bout : la pâte d'un vase raté n'est pas retravaillée comme dans Jr 18, 4 : le vase qui n'est pas tout à fait conforme est conservé, mais d'autres vases sont confectionnés, à partir du même fonds de pâte (Rm 9, 23).

L'Eglise : *nouveau* peuple de Dieu ? Trois éléments sont à mettre en valeur. Le premier est le traitement de l'image du potier (cf. ci-dessus). Le deuxième est un détour par la christologie paulinienne de l'épître aux Galates (voir J.-N. Aletti, *Israël et la loi dans la lettre aux Romains*, Paris, Cerf (Lectio Divina 173), p. 260-265). Ceux qui croient au Christ sont enfants de Dieu ; la foi au Christ Jésus, *sperma* d'Abraham, fait que les croyants non juifs sont fils de la promesse et font

partie de la descendance d'Abraham. Ainsi, « à l'être juif » de Jésus est apportée une conséquence ultime et décisive. Un tel lien christologique entre Israël et l'Eglise vaut la peine d'être rappelé, si on se souvient que bien longtemps, on a oublié ou fait mine de ne plus savoir que Jésus était juif... Le troisième est que Paul déplace le clivage en Israël et l'Eglise : les « vases de miséricorde » sont aussi bien « ceux d'entre les juifs » que ceux « d'entre les païens » (v. 23). La miséricorde de Dieu, ainsi posée par Paul, concède une antériorité du peuple d'Israël (cf. l'autre métaphore, celle de l'olivier, Rm 11, 16-18) ; mais cette antériorité n'est pas à opposer à Dieu, ni ne peut l'infléchir dans son projet de miséricorde. Il faut en quelque sorte s'élever à la hauteur de Dieu pour essayer de comprendre la relation Israël/Eglise. Inversement, l'apôtre espère une ouverture de ceux qui d' « entre les juifs » résistent encore, en évoquant la « patience » de Dieu à l'égard des ces « vases de colère » (v. 22), comme sa patience demeure à « ceux d'entre les païens ».

En hébreu, le mot « miséricorde » ou « compassion » (*rahamim*) à la même racine que le mot *réhem*, la « matrice » : la miséricorde est du même ordre que les sentiments maternels envers un enfant. La métaphore maternelle est suggestive d'un amour total envers chacun des enfants d'une famille - nous savons les dégâts que peut causer le fait d'avoir un « fils préféré ». Ceci n'empêche que certains puissent être choisis pour porter la lumière du projet de Dieu : c'est alors moins un privilège qu'une responsabilité. Le choix n'est pas un choix *contre*, mais un choix *pour*.

Ce que l'on dit de Dieu vaut pour ces enfants : ce qui est devant l'homme, c'est l'exercice de la miséricorde ; dans le judaïsme : « Tout comme Dieu est miséricordieux, vous-mêmes vous devez l'être aussi » (*Sifré, Équev, 89*), dans le christianisme : les Béatitudes : « Heureux les miséricordieux, il leur sera fait miséricorde » (Mt 5, 7).

La miséricorde est un défi pour les hommes, prompts à la restreindre à ceux qui la mériteraient. Sans tomber dans « la grâce à bon marché », il s'agit cependant de proclamer la grâce de *Dieu* dont la mesure n'est pas celle que les hommes y donnerait.